

157



AFRIQUE

PARTIE SEPTENTRIONALE. — L'ALGÉRIE

1	2	3
4	5	6

La calotte de feutre, la *chachia*, rouge, blanche ou brune, est portée par tous les indigènes et sert de base à toutes les coiffures masculines. Le Turc et le Maure y enroulent le turban; l'Arabe le recouvre du *haïk*, dont il se sert pour préserver sa nuque et entourer son visage. Cette pièce d'étoffe est d'une laine légère qui se fabrique surtout dans une oasis tunisienne, le Djérid; on fixe cette enveloppe en l'enroulant d'une corde faite de poil de chèvre ou de chameau, tantôt ronde, tantôt plate.

L'Arabe porte sous son haïk deux et trois chachias superposées, la rouge par dessus; s'il est en mission, cette coiffure, qu'il ne quitte jamais, ni le jour ni la nuit, lui sert de portefeuille; il place entre les calottes étagées les dépêches qu'on lui a confiées, et elles y demeurent jusqu'au terme de son voyage.

Le haïk étend ses plis sur une chemise de laine, la *gandoura*, couvrant le corps et les épaules sous le burnous. On porte le manteau de diverses manières, noué sur le devant avec des cordons (n^{os} 1 et 6); relevé et rejeté sur une épaule (n^o 3); relevé et contenu sur la poitrine au moyen d'une courroie (n^o 2).

Notre n^o 1 représente un laboureur arabe du Tell, un de ces paysans dont la principale occupation consiste dans l'élevage des bestiaux, des moutons surtout.

Le n^o 2 met sous nos yeux un Arabe de la tribu des Smelas, de la province d'Oran. Le n^o 3 est un *Chaouïa*, Berbère du massif intérieur. Son burnous de laine rayée est de ceux que deux tribus industrielles, habitant les montagnes, les Beni-Abbès et les Beni-Ourtilan, fabriquent pour les Kabyles.

Le n^o 6 représente un grand chef arabe du désert. Les tribus sont de caractères différents : il y en a de religieuses, commandées par des marabouts, et d'autres où la noblesse militaire remplace l'autorité religieuse. Les tribus religieuses ne sont pas les plus paisibles : ce sont elles qui, depuis la conquête, ont fourni les plus ardents agitateurs. Les tribus nobles ou militaires sont désignées dans l'ouest par le nom de *Djouad* et de *Mehal* dans l'est, par celui de *Douaouda*. L'origine en remonte aux invasions arabes. Elles traînent à leur suite d'autres tribus dépendant entièrement d'elles : ce sont les *tribus servies*, subissant en effet, et sans se plaindre, un véritable servage. Le chef ici représenté porte, par-dessus le haïk obligatoire, un chapeau de plumes dont les larges bords peuvent procurer de l'ombre au visage. Ce chapeau au sommet pointu est enjolivé de cordonnets en soie rouge, tendus de la partie supérieure à ses bords. Nous n'insisterons pas sur le vêtement du corps, taillé à l'ottomane; la veste courte est de soie avec broderies d'or; la ceinture est également en soie et les culottes sont de drap, ainsi que le burnous blanc et garance devenu celui de nos spahis. Des bas de coton rayé, montant plus haut que le genou, et des bottines en maroquin à tiges largement fendues, ornées de glands, complètent l'ensemble de ce costume original. La pièce de soie rayée à la tunisienne, qui ceint les hanches et est nouée un peu sur le côté, n'est pas une pièce essentielle de ce costume. C'est une parure que l'on rencontre souvent en Kabylie, où elle entre dans les atours féminins. La chaussure est beaucoup plus indispensable, et mérite l'attention; elle se compose de deux pièces, la bottine, dont les montants aident à se préserver des vipères, et une sandale grossière, faite de peau de bœuf ou de chameau, avec son poil, nouée sur le pied au moyen de lanières de cuir. Cette sandale est la *torbaga*, la chaussure d'été. On la porte, comme on le voit ici, par-dessus le maroquin des bottines légères, mais tous les Arabes du désert en font usage en l'attachant avec de simples ficelles; elle est indispensable aux pieds nus pour marcher sur les sables brûlants de la plaine.

Notre chef arabe tient un coran de sa main droite; sous son burnous, par-dessus sa veste, se trouve un étui pour ce coran, car c'est un péché que de porter le livre sacré sous la ceinture.

Les n^{os} 4, 5, 7 offrent des types de Juives d'Alger et de ses environs. Les mœurs et les usages des Juifs de ces contrées sont presque les mêmes qu'au moyen âge. Le costume féminin est un mélange hétéroclite des modes anciennes du Nord de l'Europe et de celles de l'Orient. Le *yémèni* qui serre le front et barre hermétiquement le passage aux cheveux est la coiffure de rigueur pour les femmes mariées. Les Juives ne se tatouent pas le visage, la Bible leur interdisant ce genre d'ornement; elles sont en général remarquables par la blancheur de leur teint. Comme elles ne quittent guère la maison (c'est le mari négociant qui court au dehors), elles ne cherchent pas à briller, et se contentent du confortable pour leur accoutrement. L'élégance de leur costume s'en ressent; la plupart du temps, il est fait de tissus assez grossiers, il n'a pas la coupe gracieuse de celui des Mauresques bien qu'il leur soit emprunté en grande partie. Le corsage n'est pas taillé pour soutenir la gorge, comme chez ces dernières, et les Juives l'ayant communément volumineuse, ce défaut de goût, de soin, quoiqu'il y en ait nombre de fort jolies, leur fait de bonne heure le plus grand tort. Leurs longues jupes ne laissent voir que le bas de la jambe nue et leurs pieds chaussés d'une espèce de pantoufle sans quartier, ne recouvrant que les doigts. Elles portent des caleçons, et lorsqu'elles sortent, enveloppées depuis le haut du bonnet jusqu'aux talons, elles ne se cachent que la moitié du visage, se conformant ainsi à un usage antérieur à l'islamisme, car il proviendrait des anciens peuples idolâtres de l'Asie et de l'Afrique.

En résumé, le costume de ces Juives de l'Algérie semble plein des traces du passage de leur peuple sur tant de points divers du vieux monde. La forme élevée de la coiffure en cotonnade, portée par la demoiselle juive n^o 4, rappelle celle des musulmanes du commun de Tchanak-Kalé, à la presqu'île asiatique des Dardanelles; ses cheveux, tombant dans le dos en une tresse unique, sont enroulés dans de la soie, comme on le voyait en Perse au XVI^e siècle, selon Vecellio; ses manches de linge, taillées en pointe, sont nouées par derrière l'une à l'autre, et, dans plus d'une peinture de notre moyen âge occidental, on retrouve l'exemple de manches de cette coupe, nouées de la même façon. La longue coiffure du n^o 7 a tout à fait la physionomie du hennin des dames françaises du XV^e siècle; l'édifice était de même forme et portait aussi le long voile traînant à terre ou relevé. Cette coiffure, vint-elle d'Europe lorsque les Juifs d'Espagne s'établirent à Alger, à la suite des Maures chassés de leur conquête? Ne viendrait-elle pas de la Syrie? Voici ce qui appuierait cette dernière hypothèse. Le bonnet en pointe de notre n^o 5 est de forme analogue, tout en étant moins long: or, ce bonnet se trouve dans Vecellio comme étant celui de la Juive de Syrie. Enfin, au mont Liban, les femmes druses portent encore aujourd'hui sur le haut du front une longue corne d'orfèvrerie, le *tantour*, du haut duquel descend, en le recouvrant, un long voile épais et noir traînant à terre dans la maison.

Les étoffes de ces costumes offrent peu de variété. Au n^o 4, la demoiselle juive est coiffée avec une étoffe assez épaisse, espèce de madras en coton. Son corsage mal ajusté est de soie, galonné d'or aux coutures, la jupe est en cotonnade à larges dessins. Le bonnet du n^o 5 est une espèce de feutre; le nœud est en soie, ainsi que la ceinture. Le corsage, également de soie, est décoré sur la poitrine d'épaisses broderies d'or; linge de coton. Le long voile du n^o 7 est en mousseline, brodée sur le travers du bonnet qu'il recouvre; le corsage est en soie, largement quadrillé de gansés d'or, plus propres à dissimuler les formes qu'à les faire valoir; la jupe est en laine; les chaussures sont en soie.

Les n^{os} 1, 2, 3, 5 sont reproduits d'après des aquarelles appartenant au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Les n^{os} 4, 6, 7 proviennent du Musée des Colonies.

(*Voir pour le texte : Voyage dans la régence d'Alger, par P. Rozet; Paris, 1833, in-8°; — L'Algérie, par M. E. Carrette (L'Univers pittoresque); — Exploration scientifique de l'Algérie, par A. Ravoisié; Paris, 1846 et suiv., in-fol.*)





AFRIQUE

AFRICA

AFRIKA



IMP FIRMIN DIDOT et C^e PARIS

Urrabiétta lith.